

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 JANVIER 2014

## Donna Tartt : *se laisser envahir*

Avec  
*Le chardonneret*,  
la romancière  
américaine  
Donna Tartt  
explore les zones  
frontières  
de l'âme



The Goldfinch, Carel Fabritius, 1654. Huile sur panneau.

CABINET ROYAL DE PEINTURES MAURITSHUIS

Donna Tartt est une énigme. Elle apparaît en 1992 comme un éclair de chaleur au milieu d'un après-midi de juillet. Les chroniqueurs américains se mettent à ne parler que d'elle et de son premier roman, *Le maître des illusions* (Plon). Son écriture dense et précise fait l'unanimité. Les critiques parlent d'un talent exceptionnel. Puis, presque bêtement au fil des mois et des années, plus rien. L'auteure s'évanouit, semble se fondre dans le décor... comme elle le fera ensuite après chaque nouveau livre. Au sortir de son troisième roman, *Le chardonneret*, *Le Devoir* l'a interceptée par le biais de l'électronique, avant qu'elle ne prenne l'avion pour Paris afin d'y assister au lancement de son livre et avant, peut-être, de disparaître...

MICHEL BÉLAIR

Après le silence qui suit *Le maître des illusions*, Donna Tartt réapparaît, brusquement presque, 10 ans plus tard avec la publication d'un autre livre-choc : *Le petit copain* (Plon, 2003). Même succès. Et même scénario : elle disparaît une fois de plus... Jusqu'à il y a un peu plus d'un mois, alors que *The Goldfinch* paraissait à New York chez Little, Brown & Company avant d'être lancé ces jours-ci à travers la planète dans une bonne douzaine de langues, dont le français, sous le titre *Le chardonneret*.

Ce *Chardonneret*, d'après l'œuvre éponyme de Carel Fabritius, peintre néerlandais du XVII<sup>e</sup> siècle, est une lourde brique de 800 pages. L'auteure y raconte l'histoire du jeune

Théo qui, contrairement à sa mère, survit miraculeusement à l'explosion d'une bombe alors qu'ils visitaient tous deux un grand musée new-yorkais. Bien vite le lecteur partagera la vie de Théo, qui tourne autour de l'absence de sa mère, bien sûr, de deux personnages marquants, Hobie et Boris, mais aussi d'un tableau disparu lors de l'attentat terroriste au musée. Le fameux *Chardonneret* de Fabritius justement. Mesmésisés par l'écriture exceptionnelle de Donna Tartt — magnifiquement rendue ici par la traduction d'Edith Soonckindt —, Théo comme le lecteur se verront lancés à la poursuite de l'illusion et de l'essentiel. Préparez-vous à plonger...

**Cent fois sur le métier...**

« J'écris chaque jour, confie madame Tartt en entrevue,

*mais je lis aussi beaucoup pendant que je me documente sur mon sujet. Sur une période de 10 ans, l'équilibre varie constamment entre écriture et lecture... Pourtant, je peux dire que presque chaque jour de ma vie j'investis dans les deux à des degrés divers. Peut-être parce que j'ai tendance à écrire sur des sujets sur lesquels j'aime bien lire aussi, la recherche autour d'un livre n'est pas vraiment un "travail" pour moi. Même si c'en est un, bien sûr... »*

Elle souligne que tout ce qu'elle écrit n'est pas nécessairement pour publication. Que même si elle écrit chaque jour, le résultat n'est pas toujours, ou pas tout de suite, intégré au roman auquel elle travaille. « J'écris avec un stylo. Dans des carnets. Par exemple, j'ai écrit certains passages du *Chardonneret* qui se déroulent à Amster-



ÉDITIONS PLON

La romancière américaine Donna Tartt vient de publier son troisième roman, *Le chardonneret*.

dam... il y a 20 ans, lors d'une visite là-bas. Il y a là mes humeurs, mes impressions de la ville, tout cela écrit sans savoir que ce matériel allait faire plus tard partie d'un roman... »

« Mais ça varie. Parfois j'arrive à peine à noter ce qui me passe par la tête — le stylo qui vole sur le papier, les pattes de mouche, la ferveur... A d'autres moments — et ceux-là je les crains plus que tout ! — je peux fixer une page pendant cinq ou six heures et ne parvenir à écrire que quelques mots. »

Donna Tartt n'écrit jamais à l'ordinateur ; elle y transcrit tout au plus ses textes. Elle ne

jette ni n'efface jamais rien ; c'est à peine s'il lui arrive de rayer des phrases dans ses carnets. Elle peut ainsi toujours revenir à sa version écrite à la main si elle en a besoin. Mais on aura saisi que l'écriture n'est surtout pas une séance de torture pour elle. « Ce sont souvent, explique-t-elle, les scènes qui semblent les plus banales ou les plus évidentes qui me demandent le plus de temps — parfois des années de travail. Les dialogues peuvent être particulièrement ardues ; et quelquefois il faut travailler longtemps des

VOIR PAGE F 2 : TARTT



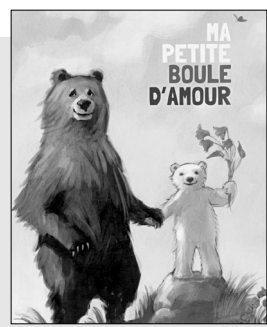
**Edem Awuney**  
plonge dans la nuit  
de la révolution  
Page F 3



La place  
d'**Hydro-Québec**  
dans notre histoire  
Page F 6

## LIVRES

## LA VITRINE



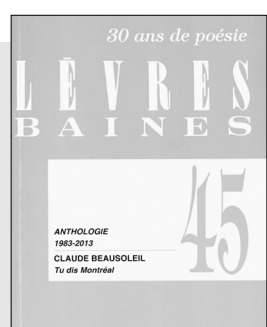
## ALBUM JEUNESSE

## MA PETITE BOULE D'AMOUR

Jasmine Dubé  
Illustrations de Jean-Luc Trudel  
Éditions de la Bagnole  
Montréal, 2013, 36 pages

Si l'hiver est la saison où les ours hibernent, ça n'empêche pas les histoires qui les mettent en vedette d'être racontées en cette période où la chaleur de leur fourrure ne serait pas de refus... Comme celle du Gros Ours bourru mis en scène par Jasmine Dubé, auteure de plusieurs albums et pièces de théâtre jeunesse à succès (*Le bain*, *Petit monstre*, la série des *Elvis*). C'est que Gros Ours s'ennuie tout fin seul dans son coin de forêt. Une nuit, il rêve qu'un petit ours se cherche un papa. Le destin le mènera vers cet orphelin bien réel en détresse dans le fond des bois et lui permettra de le sauver d'une mort certaine grâce à l'aide des forces de la nature et un peu de fibre paternelle. Ce joli conte, qui renvoie à certaines légendes amérindiennes, prend vie grâce aux images un peu sombres de Jean-Luc Trudel. Elles ne plairont peut-être pas trop aux moins de deux ans, mais sauront sans doute conquérir quelques explorateurs plus vieux, qui rêvent d'avoir un vrai bébé ours bien à eux.

Amélie Gaudreau

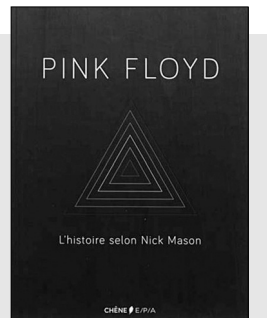


## REVUE

LÈVRES URBAINES  
ANTHOLOGIE 1983-2013  
Numéro 45, 2013

«On peut lire ici des voix qui cernent le constant va-et-vient entre les corps et les mots», disait en 1983 le poète Claude Beausoleil dans le tout premier numéro de la revue de création poétique *Lèvres urbaines*, cofondée avec Michael Delisle. Pour souligner ses 30 ans d'existence, pas de bilan, mais plutôt des fragments et extraits de poèmes, parfois une seule phrase, tirés de chacune des publications antérieures. On parcourt ce numéro un peu comme on regarde un collage, rebondissant de style en style, de vers en vers, se souvenant de disparus — Anne-Marie Alonzo, Gaston Miron, Thérèse Renaud —, retrouvant les voix antérieures de ceux qui ont fait et font encore la poésie, ici, aujourd'hui. Jean-Paul Daoust, Yolande Villemaire, Margaret Atwood, Nicole Brossard, Jean-François Poupard, Herménégilde Chiasson, Elise Turcotte, entre autres, car ils sont trop nombreux pour être tous nommés, en sont, et leurs mots, ainsi scindés, en rafale sur la page, étourdissent presque. En deuxième partie, *Tu dis Montréal*, de Claude Beausoleil, série de poèmes qu'il a écrits en tant que premier Poète de la Cité de la ville.

Catherine Lalonde

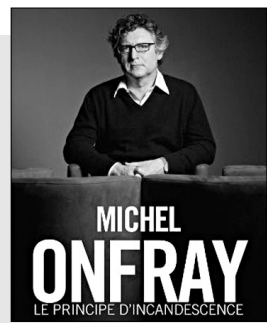


## MUSIQUE

PINK FLOYD  
L'HISTOIRE SELON NICK MASON  
Nick Mason  
Chêne/EPA-Hachette  
Paris, 2013, 349 pages

Nick Mason a été le batteur du célèbre groupe Pink Floyd pendant quatre décennies. Il a écrit ce témoignage, intitulé *Inside Out* en version originale, il y a une dizaine d'années. Le résultat se lit comme des mémoires croisés avec un essai sur l'histoire du rock. Les anecdotes abondent évidemment, y compris sur la création des fameux albums *The Dark Side of the Moon* ou *The Wall*. Mason raconte par exemple comment le groupe a écrit et joué la musique du film *More* de Barbet Schroeder: «le récit lent, moraliste et assez direct d'un étudiant allemand qui se rend à Ibiza et commence une lente descente dans les enfers des drogues dures se prêtait parfaitement aux textures sonores que nous produisions soir après soir». Les jeunes surdoués ont consacré huit jours au contrat et réalisé la synthèse images et son sans le moindre équipement de synchronisation, sauf un chronomètre. En plus de la franchise, le bel ouvrage est bourré de photos, souvent inédites.

Stéphane Baillargeon

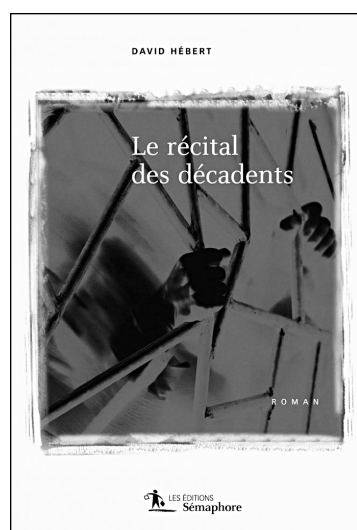


## ESSAI

MICHEL ONFRAY  
LE PRINCIPE D'INCANDESCENCE  
Martine Torrens Frandji  
Grasset  
Paris, 2013, 400 pages

Essai dithyrambique consacré à l'œuvre de Michel Onfray, cet ouvrage d'une professeure de littérature française à l'Université de Salamanque est celui d'une groupe. Totalement admirative de la «prose claire, précise, qui peut aussi être poétique» d'Onfray et de sa pensée matérialiste et hédoniste conçue comme une machine de guerre contre la tradition idéaliste (associée ici au platonisme, au christianisme et à l'idéalisme allemand), Torrens Frandji, sans aucune perspective critique, manie l'encensoir avec énergie autour d'une œuvre qui, écrite, «procède d'une intensité intellectuelle peu commune, flamboyante», et qui refuse l'abstraction au profit d'une pratique existentielle réfléchie. Il faut beaucoup aimer Michel Onfray pour apprécier pleinement ce livre, surtout axé sur les œuvres moins connues du philosophe. Pour ceux qui, comme moi, ont des réserves, c'est un peu fort de café.

Louis Cornellier



## Faire signe

## Les éditions du Sémaphore terminent leur dixième anniversaire

CATHERINE LALONDE

Avec la fin de l'année se terminait aussi le dixième anniversaire des éditions du Sémaphore. Petite maison née en 2003, tenue à bout de bras par l'auteure (*Doubles vies*, *La leçon de botanique*, chez Lantôt) et éditrice Lise Demers, le Sémaphore aura découvert Jonathan Harnois, et Simon Boulrice qui depuis sème ses romans et albums jeunesse à tous vents. C'est là aussi qu'est revenu à l'écriture après 20 ans de silence Alain Poissant, donnant depuis le récent et très bon *Le sort de Bonté III*.

Lise Demers est devenue éditrice dans une vie antérieure, semble-t-il, alors qu'elle était fonctionnaire et travaillait «chez l'éditeur officiel du Québec», à Publications Québec. Coup de foudre. «C'était à l'époque un autre métier: sans

ordinateurs, avec des graphistes, et je venais parfois à Montréal donner des OK de presses pour les livres prestigieux», rappelle madame Demers en entrevue téléphonique. Après quelques détours et quelques années, elle lance sa propre maison, avec «comme mandat l'idée de trouver ce qui à [ses] yeux manquait à l'époque, de la littérature avec quelque chose de plus costaud». «Je ne veux pas dire "engagée", le terme m'énerve et me peindrait dans un coin, mais quelque chose avec un contenu social, éthique, qui susciterait des réflexions pour nous emmener ailleurs, sans faire la morale. Ce qui est important, c'est l'imagination. Je trouve qu'on a trop de vécu», explique l'éditrice.

## Catalogue

Lise Demers voulait aussi faire vivre la mémoire litté-

raire de feu son compagnon, le poète, critique et traducteur Gilles Hénault, décédé en 1996. Se retrouveront donc au Sémaphore *On dirait les terroristes*, de Josée Lambert, sur les enjeux du Moyen-Orient, livre en trois langues incluant 87 photographies et une pièce de théâtre, qui aurait, selon certains universitaires, influencé le travail de Wajdi Mouawad. Aussi *Je voudrais me déposer la tête et Les jérémiades*, qui feront découvrir respectivement les jeunes Harnois et Boulrice. Puis, la réédition — parce que la traduction est de Hénault — du *Sans parachute* de David Fennario, récit des années 1970 qui vaut d'être redécouvert. En tout, une trentaine de livres en dix ans. «Je suis, comme on disait dans ma jeunesse, un peu Prudence Petitpas. Je ne veux

pas m'endetter, je ne veux pas me retrouver prise à la gorge et devoir laisser tomber mes auteurs.»

Ce qui s'en vient? «Cette année, je tâte le virage international. Je vais aller [aux foires de ventes de droits] de Genève et de Francfort, voir ce qui se passe.» Que souhaiter à Lise Demers pour la suite? «Comme auteure, j'aimerais m'isoler et aller écrire. Je n'arrive pas du tout à concilier ça avec mon métier d'éditrice. Et comme éditrice, je me souhaite un grand écrivain. Un auteur va juste écrire un livre. Il peut faire des livres de cuisine ou des romans de gare. Un écrivain veut écrire une œuvre, poursuivre, toute sa vie, soigner la langue, avoir du style, du rythme, cette espèce de cadence... Il y a une différence.»

Le Devoir



BERTRAND LANGLOIS AGENCE FRANCE-PRESSE

Aujourd'hui encore, Julien Clerc continue de créer, et ses récents albums, sans être épatants, nous laissent espérer d'autres chansons marquantes.

## BIOGRAPHIE

## Julien, ce n'est pas rien

LOUIS CORNELLIER

Julien Clerc, c'est d'abord une voix unique et belle, caractérisée par un vibrato ensorcelant. «Une voix de tôle ondulée», dira Alain Souchon. «Un organe à rendre jaloux tous les mâles», résumera Brassens. Julien Clerc, c'est aussi un remarquable compositeur de chansons, qui a su s'associer avec de puissants paroliers (Roda-Gil et Dabadie, principalement, mais aussi David McNeil, fils du peintre Chagall) pour créer une œuvre de première qualité.

Dans *Julien*, la première vraie biographie consacrée à cet artiste, Sophie Delassein, journaliste au *Nouvel Observateur*, retrace le parcours du chanteur, né Paul-Alain Lecercler, en 1947, à Paris. Principalement axée sur la carrière artistique de Clerc, cette biographie évoque aussi, avec une relative discrétion, l'enfance et

la vie privée de l'homme. Il est notamment question des cinq femmes qui ont partagé sa vie, parmi lesquelles se trouvent France Gall, Miou-Miou et la romancière Hélène Grémillon, sa compagne actuelle, et de ses cinq enfants. Clerc n'est pas un artiste à scandales — l'aveu concernant sa consommation de cocaïne au début des années 1980 est le détail le plus croustillant du livre — et son œuvre est d'évidence plus intéressante que les à-côtés.

Héritier de Brassens et des Beatles, de la musique classique et du jazz, Clerc, qui eut Gilbert Bécaud comme parrain artistique au début de sa carrière, a signé ses plus grandes chansons en collaboration avec Jean-Loup Dabadie (*Ma préférence*, *Femmes, je vous aime*), mais surtout avec Étienne Roda-Gil (*Ce n'est rien*, *Si on chantait*, *Jaloux de tout*). Ce dernier a très mal accepté le virage

rock de Julien Clerc dans les années 1980. *Cœur de rocker*, dont le texte est signé Luc Plamondon, le faisait, disait-il, vomir. En 1992, Clerc et Roda-Gil se retrouveront sur l'album *Utile*, le chef-d'œuvre du chanteur. La mort du grand parolier, en 2004, n'a peut-être pas laissé Clerc sans voix, mais elle lui a enlevé le plus profond de ses poètes.

Contrairement à d'autres chanteurs français célèbres qui se contentent de surfer sur leurs vieux succès, Julien Clerc, aujourd'hui encore, continue de créer, et ses récents albums, sans être épatants, nous laissent espérer d'autres chansons marquantes.

Collaborateur  
Le Devoir

JULIEN  
Sophie Delassein  
Calmann-Lévy  
Paris, 2013, 312 pages

## TARTT

SUITE DE LA PAGE F 1

choses qui semblent évidentes avant qu'elles ne sonnent juste. Mais à l'inverse, des passages qui semblent difficiles, compliqués, me viennent facilement. Souvent, je l'avoue, les parties du livre qui semblent les plus ciselées et les plus fouillées sortent à peu de chose près directement de mon stylo.»

## Un peu plus calme

La romancière dit écrire lentement et sans hésitation, sans faire de brouillon, habitée par ses personnages. «Mes personnages deviennent une partie de moi et ils envahissent jusqu'à un certain point ma vie intérieure. Au moment où je terminais l'écriture du *Chardonneret*, par exemple, Théo, Boris et Hobie apparaissaient régulièrement durant mon sommeil, où ils intervenaient auprès de gens qui font réellement partie de ma vie... Contrairement au cinéma, où nous sommes toujours un peu voyeurs, les romans nous permettent d'être quelqu'un d'autre: de connaître de l'intérieur l'âme d'une autre personne. Aucune autre forme d'art ne permet cela.»

Est-ce un peu pour cela qu'elle écrit? «Je ne sais pas pourquoi j'écris: je sais seulement que j'ai toujours écrit. Certains enfants aiment jouer du piano ou se mettent aux échecs; moi, j'ai toujours écrit et dessiné. J'ai laissé tomber le dessin, mais j'ai continué à écrire.» Même si elle ne va pas jusqu'à admettre que l'écriture est pour elle une forme de rédemption, Donna Tartt paraîtra Nabokov disant que le fait d'écrire lui permet de vivre dans «un espace un peu plus clair, un lieu un peu plus calme»...

Collaborateur  
Le Devoir

LE CHARDONNERET  
Donna Tartt  
Traduit de l'anglais  
(États-Unis)  
par Edith Soonckindt  
Plon  
Paris, 2013, 795 pages

## LITTÉRATURE

## Fin de partie



DANIELLE LAURIN

Dans son quatrième roman, *Explication de la nuit*, l'écrivain québécois d'origine togolaise Edem Awumey met en scène un écrivain québécois d'origine africaine qui revisite sa jeunesse. Une jeunesse éprise de liberté, réprimée dans le sang par un régime dictatorial, après une révolution ratée.

D'avantage métaphorique que factuel, *Explication de la nuit*. Grave, tragique, dur, violent, mais porté par une écriture fiévreuse, embrasée. La surenchère poétique n'est pas loin, comme si ce n'était jamais assez, jamais trop, tant il y a à dire, tant est puissante la charge de ce qu'il y a à raconter.

L'auteur ne s'interdit rien. Pas même une certaine truculence, notamment lors d'une scène surréaliste dans un bordel, auprès d'une femme ogresse, une « femme-forteresse, Bastille d'un lupanar qui puait la sueur et le détergent bon marché ».

Astucieux, Edem Awumey fait s'entrecroiser deux trames, constamment. D'un côté, le présent qui s'achève, la mort imminente, l'urgence de raconter. De l'autre, le passé qui revient, obsédant, chargé de honte, de remords, de culpabilité.

D'un côté, un homme dans un train, la nuit. Un écrivain, penché sur son carnet, crayon à la main. Ito Baraka tente de rattraper le passé. Il sait que la mort l'attend dans son petit appartement minable situé dans un sous-sol, à Hull. Il se sait condamné : leucémie. Pourvu qu'il puisse aller au bout de son récit, pourvu que son corps souffrant, déglingué, tienne le coup.

De l'autre côté, le récit qu'il est justement en train d'écrire. Au « je ». Qui ne suit pas une trajectoire chronologique. Qui nous ramène, par à-coups, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, dans un pays non identifié de l'Afrique de l'Ouest. « Toute ressemblance entre cette fiction et une quelconque réalité serait bien intéressante... et triste », prend le soin de préciser Edem Awumey au début de son livre.

Récit dans le récit, à répétition, *Explication de la nuit*. Ce qui permet de mesurer ponctuellement le fossé entre le jeune Ito Baraka dans la vingtaine et l'homme malade, alcoolique, suicidaire qu'il est devenu deux décennies plus tard. Ce qui permet de mesurer la profonde cassure en lui.

Cassure entre ses idéaux révolutionnaires de jeune universitaire et sa vie solitaire d'écrivain marginal mal en point. Cassure due à l'échec de la révolution, aux répercussions de cette « tragédie tropicale » sur son peuple, sur ses proches, sur ses amis, sur lui-même. Cassure accentuée par le poids de la culpabilité, le remords d'avoir trahi ses amis.

## Impossible liberté

Ils étaient quatre, trois garçons, une fille. Ils rêvaient de liberté. Ils souhaitaient la fin de cette époque répressive, la fin du parti unique.



PASCAL GUYOT AGENCE FRANCE-PRESSE

*Explication de la nuit* ramène le lecteur, par à-coups, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, dans un pays non identifié de l'Afrique de l'Ouest où une révolution a été réprimée dans le sang par un régime dictatorial.

Mais leurs moyens d'actions étaient détournés. D'abord, comme acte de résistance : monter sur la plage une pièce de Samuel Beckett, *Fin de partie*. Puis, inspirés par les mots du dramaturge de l'absurde : placarder la ville de tracts.

Ça s'est mal terminé. Lors d'une émeute, le jeune Ito Baraka a été arrêté. Puis emprisonné dans un camp. Humiliations répétées, violence, viols. Scènes d'horreur quotidiennes. Menaces directes de torture. Comment ne pas vouloir sauver sa peau ? Comment résister à son tortionnaire sanguinaire qui veut des noms ?

Heureusement, au milieu de l'enfer, une rencontre salutaire. Celle d'un vieil instituteur aveugle, Koli Lem, qui a réussi à cacher des livres. Et, qui le jeune Ito fait la lecture en secret. La littérature : leur échappatoire, leur réserve d'humanité parmi la barbarie, leur source de rêve à tous les deux.

## Nourriture spirituelle

C'est habité par toutes ces lectures qu'Ito Baraka se mettra à écrire au sortir du camp : « *Ce que j'ai écrit, je le dois à Koli Lem et à nos soirées dans notre cellule, à notre complicité de conspirateurs entre nos quatre murs et à notre frustration quand il n'y avait plus d'huile dans la*

*lampe et que nous n'allions pas pouvoir poursuivre notre lecture d'un Saramago.* »

Koli Lem, un mentor. Qui voyait en son protégé le futur Yukio Mishima ou Garcia Lorca. Et qui était prêt à tout pour le sauver. Qui en est mort... peut-être. Sans doute. Comment savoir ?

L'ombre de Koli Lem l'a poursuivi partout. Elle le poursuit encore aujourd'hui. Le hante aussi le souvenir des anciens camarades qu'il a trahis. Que sont-ils devenus ? Ils ont été brisés, d'une façon ou d'une autre. Par sa faute à lui ?

Ils ont été tous trois « *privés de corps et de mémoire* ». Ils ont été « *réduits à des restes humains inutiles, à cet état végétatif où ils n'ont plus que les paupières pour cligner impuissants sur le cours des saisons* ». Fin de partie pour eux.

Fin de partie pour lui, maintenant, Ito Baraka. Tandis qu'il revient dans son minable appartement dans un sous-sol de Hull, muni d'une bouteille de rhum. Pour achever son récit... et mourir.

Mais tout n'est pas si noir. Il reste dans sa vie une femme, Kimi Blue. Autoclone junkie, elle a vécu sa part de tragédie, elle combat ses propres fantômes, mais elle pourrait bien être la lumière au bout du tunnel pour Ito Baraka. Elle

pourrait bien être la part de lumière du roman, pour tout dire.

Non, tout n'est pas si noir dans *Explication de la nuit*. Une forme d'espoir persiste, dans un temps suspendu. Même en ce qui concerne les révolutions avortées en Afrique, qui prennent ici un visage humain.

## EXPLICATION DE LA NUIT

Edem Awumey  
Boréal  
Montréal, 2013, 216 pages

« Il tente de ressusciter ce monstre qu'ils avaient nommé La Révolution, dans l'emballement des cœurs jeunes et le fracas des rues. »

Extrait d'*Explication de la nuit*

## POÉSIE

## Le questionnement intense de Germaine Beaulieu

HUGUES CORRIVEAU

« *Que reste-t-il du sens* », se demande la poète Germaine Beaulieu au lendemain de la mort de l'être cher, à l'orée de ce monde cassé qui fracture la compréhension. Puisque « *le texte parle* », voilà bien la chance d'être dans la parole aiguë de la poésie qui sait parfois trancher dans le vif, transfigurer l'angoisse. Car il faut savoir, en effet, que « *les mots s'épellent / en retard sur le passé* ». Cette conscience du décalage entre l'inéluctable passage du temps et l'éphémère avenir, l'incomptable, l'aléatoire, donne le vertige.

« *Le verbe exige / une raison d'être* », dit-elle encore devant la démesure du néant, contre le gouffre qui risque de rendre muet le moindre geste d'exister ; car « *le poème vit* », lui, obstinément. Huit parties ponctuent ce recours à la parole pour engendrer l'espoir malgré le fait que « *les morts nous tuent* », selon le titre du troisième souffle du recueil. Il y a là de quoi aller au creux du sens pour en rameuter le cri animal, pour se déprendre du

piège lancinant du chagrin.

Cherchant la paix, cherchant le cœur calme du monde, la poète suggère : « *rendons à la nuit / sa noirceur de paix* », en une formule superbe qui donne aux heures leur valeur d'inamovible réconciliation. Quand la mort est là, foudroyante, alarmante, « *mourir / dépasse la fiction* ». Écrire devient alors acte de présence, acte de résistance, jusqu'aux mots parvenus.

A coups de « *petites secousses / d'éveil et de léthargie* », jouant avec l'idée de la survie, Germaine Beaulieu identifie ses *Repères du silence*, porteurs de voix, indicateurs des sentes qui mènent à une forme de rapatriement des sentiments vitaux : « *Dis-moi que le vivant vit / que la mort perd son combat* », supplie-t-elle, appelant, qui sait, le lecteur peut-être, pour l'encourager à poursuivre sa route, à aller jusqu'aux limites pour saisir le sens exact de durer.

« *À une seconde de la mort / je te disais je t'aime // une émotion déposée sur tes paupières / petit corps d'ange dernier avatar / de douleurs et de*

*naufrages // après toi / puis-je envier mon existence* ». Ce ton d'une douceur surprenante, d'une justesse de tous les instants, est toujours soutenu par une tendresse frôlant les êtres avec la chaleur d'un souffle qui porte, viscéralement, un amour indéfectible pour le frère en allé. Pour « *un filet cru de soleil* », combien de sombre, combien d'ombre ? « *Soudain cette chose / tombée de l'imparfait* », l'autre, l'aimé, venu jusqu'à nous, nous encombre et nous comble, donne un sens à l'existence et repart, s'en va, définitif. Soudain seule, la poète, devriche tourneur, fixe un point à l'horizon, trouve une ligne de fuite, écrit. « *Ne faudrait-il pas traverser / une seule fois / l'aube nue comme une âme* » pour en avoir le cœur net, pour toucher « *aux confins de la terre* » là où « *les méridiens fusionnent* » ?

Ce livre apaise, donne à penser la mort avec le mort proche, la vie avec soi-même investie de l'autre. Ce livre tient le pari de faire sens et interroge forcément ce sens même. Malgré le fait qu'« *en*

*forme de nuages / aux reflets mauves / les stèles se multiplient / aux limbes du réel / les oiseaux pègrinent* », de même que les poèmes, de même que les scarifications portées par les corps marqués. Germaine Beaulieu signe ici l'un de ses plus beaux recueils, soutenu par l'émotion et par une économie de mots qui est porteuse d'avenir.

Collaborateur  
Le Devoir

## REPÈRES DU SILENCE

Germaine Beaulieu  
Éditions de l'Hexagone  
Montréal, 2013, 120 pages



## Mary Shelley sur Internet

Treize lettres inédites de Mary Shelley (1797-1851), mère de *Frankenstein*, ont été dénichées... sur Internet. Une professeure de l'Univer-

sité Anglia Ruskin a fait la découverte en fouinant dans le catalogue numérique des archives du comté d'Essex, en Angleterre. Les missives se cachaient mal, sous le titre « *Letter from Mary Wollstonecraft Shelley* ». Écrites entre 1831 et 1849, adressées à

l'ami de la famille et courtier Horace Smith et à sa fille Eliza, les lettres parlent de la famille de Mary Shelley, particulièrement de son fils. Dans les derniers billets, l'écriture est fragile. Shelley s'y excuse de sa mémoire qui flanche, de sa faiblesse. Vrai

qu'elle souffre alors d'une tumeur au cerveau qui finira par l'emporter. Seul mystère : si certaines lettres datent de 1831, année où *Frankenstein* fut republié, jamais Mary Shelley n'en fait mention dans ses propos.

Le Devoir

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 30 décembre 2013 au 5 janvier 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

## ▼ Romans québécois

1	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/ Les Éditions réunies	2/9
2	Mauvaise foi	Marie Laberge/ Québec Amérique	1/12
3	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/ Guy Saint-Jean	5/11
4	De peigne et de misère	Fred Pellerin/Sarrazine	3/9
5	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/ Les Éditions réunies	6/4
6	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise	4/13
7	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	Louise Tremblay-D'Essiembre/ Guy Saint-Jean	7/6
8	Sous la surface	Martin Michaud/Goélette	8/3
9	La vie épicière de Charlotte Lavigne • Tome 4 Foie gras au...	Nathalie Roy/Libre Expression	-/1
10	Où vont les guêpes quand il fait froid?	Pascale Wilhelm/Libre Expression	9/8

## ▼ Romans étrangers

1	Sept ans de désir	Sylvia Day/Flammarion Québec	6/9
2	L'appel du coucou	Robert Galbraith/Grasset	3/9
3	L'empreinte de toute chose	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy	2/7
4	Cinq nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès	7/3
5	Perte de la Nord	Kathy Reichs/Robert Laffont	-/1
6	Cinq nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	10/2
7	Cinq nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	4/3
8	Ainsi résonne l'écho infini des montagnes	Khaled Hosseini/Belfond	8/9
9	Docteur Sleep	Stephen King/Albin Michel	1/6
10	Crossfire • Tome 3 Enlace-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	-/1

## ▼ Essais québécois

1	Dix journées qui ont fait le Québec	Collectif/VLB	2/7
2	La où croit le pénit... croit aussi ce qui sauve	Hubert Reeves/Seuil	5/13
3	Femmes de parole	Collectif/Rogers	3/8
4	Les années Croc	M. Viau / J.-D. Leduc/ Québec Amérique	4/11
5	Tenir tête	Gabriel Nadeau-Dubois/Lux	6/13
6	Les Cyniques. Le rire de la Révolution tranquille	Collectif/Triptyque	1/9
7	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse	7/7
8	Les images que nous sommes	Serge Bouchard/Homme	9/7
9	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme, en...	Fanny Britt/Atelier 10	-/1
10	Le Sel de la terre	Samuel Archibald/Atelier 10	10/2

## ▼ Essais étrangers

1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	1/10
2	Tintin et les forces obscures	Collectif/La Presse	2/9
3	Puissances d'hier et de demain. L'état du monde 2014	Collectif/La Découverte	5/5
4	Histoire des lieux de légende	Umberto Eco/Flammarion	4/7
5	La fin de l'homme rouge	Svetlana Alexievitch/Actes Sud	-/1
6	Le bien commun	Noam Chomsky/Écosociété	3/4
7	L'identité malheureuse	Alain Finkielkraut/Stock	-/1
8	Dettes. 5 000 ans d'histoire	David Graeber/Les Liens qui libèrent	6/2
9	Les personnages de Lucky Luke et la véritable histoire de...	Collectif/Historia	8/5
10	Cinq méditations sur la mort	François Cheng/Albin Michel	9/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## Goliarda Sapienza ou l'école de la prison

GILLES ARCHAMBAULT

Il y a des lecteurs pour qui un écrivain ne vaut que si sa biographie est accidentée. A ceux-là, je recommanderais sans hésiter l'œuvre de Goliarda Sapienza. Son livre le plus important, *L'art de la joie*, refusé en son temps par bon nombre d'éditeurs italiens, ne paraît intégralement qu'à titre posthume en Italie en 1998, soit deux ans après sa mort. Il a fallu une parution en français aux éditions Viviane Hamy pour que les choses changent, et que l'œuvre trouve ses lecteurs.

Née de parents aux tendances anarchistes avouées, Sapienza connaît une enfance pour le moins non banale qu'elle évoque dans *Moi, Jean Gabin* (Attila). Elle ne fréquente à peu près jamais l'école dans le quartier populaire de Catane, en Sicile, surtout habité par des prostituées et des petits artisans. Ce qui ne l'empêche pas de se frayer un chemin dans le monde du théâtre de Rome. Elle jouera dans des pièces de Pirandello, se liera d'amitié avec Luchino Visconti, qui lui donnera un rôle dans son film *Senso*. Très tôt aux prises avec de profondes angoisses, elle fait plusieurs séjours dans des établissements psychiatriques.

### La voleuse de bijoux

*L'Université de Rebibbia*, le seul de ses livres qui ait connu de son vivant un certain succès, raconte son incarcération dans la prison romaine de ce nom. Elle est accusée de vol de bijoux chez une amie. Elle a 56 ans. S'agit-il d'un stratagème auquel elle se serait livrée pour trouver la matière d'un livre? Cela n'est pas exclu. Pas plus qu'il serait interdit de croire qu'elle ait voulu ainsi connaître à fond le sort réservé aux prisonnières.

Une chose est sûre toutefois: l'anarchiste en elle sera vite convaincue qu'« aucune télévision ou radio installée dans chaque cellule ne peut effacer l'horreur d'être expulsé de la société humaine et laissé à moisir dans ces lieux que dehors on croit conçus seulement pour quelques repris de justice, et que, quand on est dedans, on découvre être de vraies grandes villes, ou camps de concentration, si le mot n'impressionne pas trop ».

Goliarda Sapienza, la gauchiste à tous crins, découvre que pour ses partenaires de détention elle est une privilégiée. Ses gestes, sa façon de s'exprimer, tout en elle trahit une certaine aisance. La plupart des codétenues dont elle fait la connaissance estiment que la liberté dont elles sont privées ne leur a apporté que misères et frustrations. D'où le désir chez elles de retourner derrière les barreaux le plus tôt possible.

L'auteure estime bientôt elle aussi que la vraie prison, c'est la société. « Je me suis depuis si peu de temps échappée de l'immense colonie pénitentiaire qui sévit dehors, baigne social découpé en sections rigides de professions, de classes, d'âges, que cette façon de pouvoir brusquement être ensemble — citoyennes de tous milieux sociaux, cultures, nationalités — ne peut que m'apparaître comme une liberté folle, insoupçonnée. »

### Cacher son statut

Évidemment, Goliarda Sapienza ne veut absolument pas donner une vision léniante de la dureté des conditions qui prévalaient dans les prisons italiennes dans les années 1970. Pour elle, la prison ne fait que reproduire les injustices de la société elle-même. A ceux qui croient que les classes sociales n'existent plus, elle dit: « Que ne donnerais-je pour les traîner tous voir ici à Rebibbia — ne serait-ce qu'une semaine — la synthèse nette et sans appel du monde du dehors avec, heure après heure, son éternelle reproduction du jeu du vaincu et du vainqueur, du serviteur et du maître... Ici on sait tout de suite qui on sera dans la vie... »

Le lecteur découvrira au cours de sa lecture des figures de femmes attachantes. Il y a Annunziata, l'eunuque; Marrò, la belle toxicomane; Roberta, la révolutionnaire; et plusieurs autres qui donnent à cette ville dans la ville une humanité dans les rapports que la vie au dehors n'apporte pas pour bien longtemps. Comment pourra-t-il oublier, le toujours même lecteur, cette détenue dont la figure à la Marilyn Monroe est couverte de ridules émouvantes? « Il y a beaucoup de tendre beauté dans le déclin physique d'un certain type de femme; dommage que, cette beauté, la société ne l'accepte pas. »

Une compagne en détention apprendra à la narratrice qu'il ne sert à rien de chercher à dissimuler son statut social. « Ces expériences prolétaires, tu ne peux te les permettre que si tu réussis à te cacher bien comme il faut aux yeux du vrai prolétariat, autrement tu risques le lynchage... » Goliarda a eu beau connaître l'apreté du prolétariat dans son enfance, elle y a échappé. Cela non plus n'est pas aisément pardonné.

*L'Université de Rebibbia* est un livre d'une grande richesse. La détresse qu'il décrit s'accroît d'une vision désespérée du monde qui fait une juste place à la beauté. On rappelle, à la fin des précisions biographiques et bibliographiques du livre, qu'on a inscrit sur la stèle funéraire de Goliarda Sapienza les mots suivants: « A la mémoire d'une voix libre ». Rarement hommage ne fut aussi mérité.

Collaborateur  
Le Devoir

### L'UNIVERSITÉ DE REBIBBIA

Goliarda Sapienza  
Traduit de l'italien  
par Nathalie Castagné  
Le Tripode  
Paris, 2013, 226 pages



OPALE

Dans *Le jour où j'ai rencontré ma fille*, Olivier Poivre d'Arvor revoit et revit sa longue marche vers la paternité.

## Grâce et disgrâce d'enfance

Il y a des enfants privés de famille. Adoptés, certains voient leur destin radicalement changer. D'autres naissent dans des milieux privilégiés. Mais la maladie peut y devenir un cauchemar. La littérature conçoit ces vies méconnues comme un conte heureux ou un terrible effondrement.

GUYLAINE MASSOUTRE

C'est une réalité souvent tue: l'infertilité masculine et son corollaire, le désir empêché d'être père. Dans *Le jour où j'ai rencontré ma fille*, Olivier Poivre d'Arvor revoit sa longue marche vers la paternité. Du libertin qu'il a été aux tests médicaux, il a vécu une conquête, celle d'un célibataire devenant un père adoptif.

« Je ne supportais plus d'être la victime de la fatalité biologique », écrit-il avec force. L'adoption est sa solution. Nulle mère porteuse, mais une chaîne amicale le conduit à une petite Togolaise de sept ans. Coup de foudre! Les âges s'inversent dans cet attachement, « puissante déflagration intérieure », « physiquement et mentalement, quelque chose de très violent »: « Je sais déjà qu'Amaal est ma fille. »

L'homme et l'enfant s'adoptent immédiatement. Elle va alors quitter ses oncles, entrer dans une école française, recevoir des papiers. Poivre d'Arvor fera six voyages à Lomé en huit mois pour voir la petite. Au bout de deux ans, il réussit l'adoption plénière. Par cet amour irrésistible, l'homme vit « une lune de miel » incomparable à toute autre relation.

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Hommes de lettres

CHRISTIAN DESMEULES

C'est toujours un peu du bout des doigts qu'on ouvre la correspondance entre deux écrivains. À plus forte raison lorsque l'écriture de leurs lettres vient à peine de sécher et que les deux épistoliers n'ont en partage qu'une amitié encore superficielle.

C'est l'état d'esprit mitigé que suggère d'emblée cette correspondance récente entre l'Américain Paul Auster (*Moon Palace, La trilogie new-yorkaise*, chez Babel) et le Sud-Africain nobélisé J. M. Coetzee (*Michael K, sa vie, son temps, Disgrâce, Elizabeth Costello*), respectivement au Seuil et chez Points). Deux monuments des lettres contemporaines, habitués du jet-set, chacun un peu rigide sur son socle, qui consentent à se tourner l'un vers l'autre pour les beaux yeux — on le sent — d'un lecteur éventuel.

Alors que ce qui anime, depuis toujours, les correspondances littéraires les plus intéressantes, c'est l'art de l'improvisation, l'audace de la pensée, les confidences. Tout ce qui fait le sel de la vie. C'est le lieu par excellence pour

Est-ce un conte? Est-ce immoral? Ce père adoptif dira sa joie culminer au moment de contempler la fillette endormie. Du lancinant désir de paternité a surgi ce livre intime, les mots d'un corps infertile et impuissant à satisfaire cette obsession: avoir un enfant à aimer, à élever. Est-ce orgueil, nature, mérite ou chance? Au lecteur de ressentir ce qui est ici confié.

Ces pages sur la douleur et sur le bonheur excluent l'égoïsme et les mauvaises intentions. Personne n'a oublié les drames de l'adoption hâtive en Afrique, en Haïti, où des enfants ont été volés et vendus. Aussi, Poivre d'Arvor dit tout des démarches, des noms, des lieux, du temps et des embrouilles. Dans sa famille et parmi ses amis, sa mère surtout se montre accueillante. Cette solidarité répare la honte de soi et fait tourner le destin.

Il y a matière à réfléchir sur l'adoption. Jusqu'où l'argent s'en mêle-t-il? Et les relations? Ce n'est pas le sujet de Poivre d'Arvor, qui a surmonté d'épiques embûches et rendu public ce texte militant. Sa richesse affective naît de « ce sentiment exaltant de paternité, de responsabilité », fusion de la pauvreté et du manque, rencontre de deux cœurs. En somme, comment s'apaise la demande d'amour? La réponse de ce livre est toute dans les sentiments.

### Douleurs d'âme

Tout autre est *Le cas Eduard Einstein*, pan de réalité nocturne, reconstruit par le médecin et écrivain Laurent Seksik. Le héros malheureux

est le fils d'Albert Einstein, Eduard, né d'un premier mariage. La schizophrénie du jeune Allemand se déclenche en pleine accession des nazis au pouvoir, alors que son père, juif, est lui-même traqué et s'exile en Amérique.

*Le cas Eduard Einstein* est d'abord l'histoire terrible du jeune malade, ayant un père absent. Entre Berlin et Princeton, où s'établit le savant, laissant son fils derrière, il y a Burghölzli, en Suisse, où se trouve la clinique psychiatrique de Zurich. Eduard y est relégué. Que Jung y ait exercé ne change rien à son sort.

Selsik a épluché la correspondance d'Einstein, où il avoue à propos de ses fils: « je n'ai exercé et n'exercerai aucune influence sur leur éducation ». Avez coupable, qui colle à l'enfer de la relégation d'Eduard, accru par le contexte de guerre et le triste sort fait aux Juifs allemands. L'ouvrage est limpide, écrit en phrases brèves et précises sur les secrets de la maladie mentale. Exempt de pathos, le livre a connu en France un beau succès de librairie.

Collaboratrice  
Le Devoir

### LE JOUR OÙ J'AI RENCONTRÉ MA FILLE

Olivier Poivre d'Arvor  
Grasset  
Paris, 2013, 256 pages

### LE CAS EDUARD EINSTEIN

Laurent Seksik  
Flammarion  
Paris, 2013, 303 pages

parler de soi et pour donner libre cours à sa curiosité de l'autre. C'est Henry Miller en conversation « passionnée » avec Anaïs Nin, c'est Jean Paulhan, Diderot ou Flaubert écrivant sans filet. Ce sont autant les *Lettres à Nelson Algren* (Folio) de Simone de Beauvoir que les pénétrantes *Lettres parisiennes: histoires d'exil* (J'ai lu) de Nancy Huston et Leïla Sebbar.

### Par fax

On aime toujours croire à la spontanéité de ces échanges, même si celle-ci ne rime souvent, comme toute écriture digne de ce nom, qu'avec apparence et fabrication. A cet égard, *Ici & maintenant*, qui regroupe près de 80 lettres que se sont échangées Paul Auster et J. M. Coetzee entre 2008 et 2011, semble plus fabriqué que spontané.

Coetzee, 73 ans, répond par fax depuis l'Australie aux lettres minutieusement dactylographiées que Paul Auster, 66 ans, lui envoie depuis Brooklyn. L'écrivain américain, plus sée, les confidences. Tout ce qui fait le sel de la vie. C'est le lieu par excellence pour

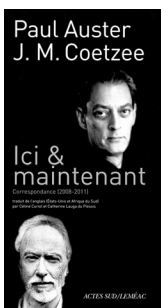
pas avoir osé frapper un critique qui avait écorché un de ses romans... Le même écrivain qui pourtant se décrit (en se comparant à Philip Roth) comme « un simple mortel besogneux ».

L'ensemble n'est pas sans intérêt — notamment pour quiconque s'intéresse de près à la vie et à l'œuvre de ces deux poids lourds —, mais distille quelque chose d'un peu figé et d'académique. Il s'enfoncé là-dedans, à vrai dire, beaucoup de portes ouvertes. Qu'il s'agisse de considérations générales sur la situation israélo-palestinienne, sur l'amitié ou sur le sport — surtout celui qu'on pratique en spectateur, « plaisir coupable » que partagent les deux écrivains.

Collaborateur  
Le Devoir

### ICI & MAINTENANT CORRESPONDANCE (2008-2011)

Paul Auster et J. M. Coetzee  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Lauga du Plessis et Céline Curjol  
Leméac/Actes Sud  
Montréal et Arles, 2013, 320 pages



## LIVRES

## Il était des fois l'Amérique

LOUIS  
HAMELIN

Lisant, dans une chronique du temps des Fêtes, que la série *Les filles de Caleb* «ne nous montre que du bonheur», certains lecteurs ont dû penser que je rentrais d'une semaine de ski dans les Rocheuses où j'avais quelque peu abusé d'un bon Colorado Gold sur le point d'être légalisé. En fait, cette délirante poussée d'optimisme m'est venue autour du treizième épisode, juste avant que le tableau de l'idylle rurale ne commence à basculer dans la noirceur: Ovilla et la bouteille, la tralée d'enfants accouchés comme on se mouche, Shawinigan, la Belgo, les boss anglos...

Mettons que j'ai cru à Émilie comme on croit au père Noël. Quant au Colorado Gold, le meilleur ersatz que je connaisse, c'est de rouler une page de n'importe quel livre de Hunter S. Thompson et d'y bouter le feu. Ce n'est sans doute pas un hasard si, dans le livre de Charles Bowden, sur les lambris du salon privé d'un bar chic de San Francisco, on rencontre un portrait dédié au vieux Hunter à côté d'une tête de wapiti. Je ne connaissais pas Bowden, auteur, dit-on, d'une trilogie célèbre dont cette *Histoire pas naturelle de l'Amérique* est le premier tome. Comme Thompson, Bowden semble issu de cette gauche libertaire dont les États-Unis ont le secret: existe-t-il, à la surface du globe, un seul autre pays où l'amour des armes à feu est soluble dans les convictions progressistes? «Aussi, j'aime les flingues, plein de flingues, l'odeur de la poudre fraîche, la décharge d'énergie qui fend le ciel», écrit notre homme.

## Loïn des scoops

On y marche, entre les aubes de LA et les mesas du désert de l'Arizona, entre bières en can-

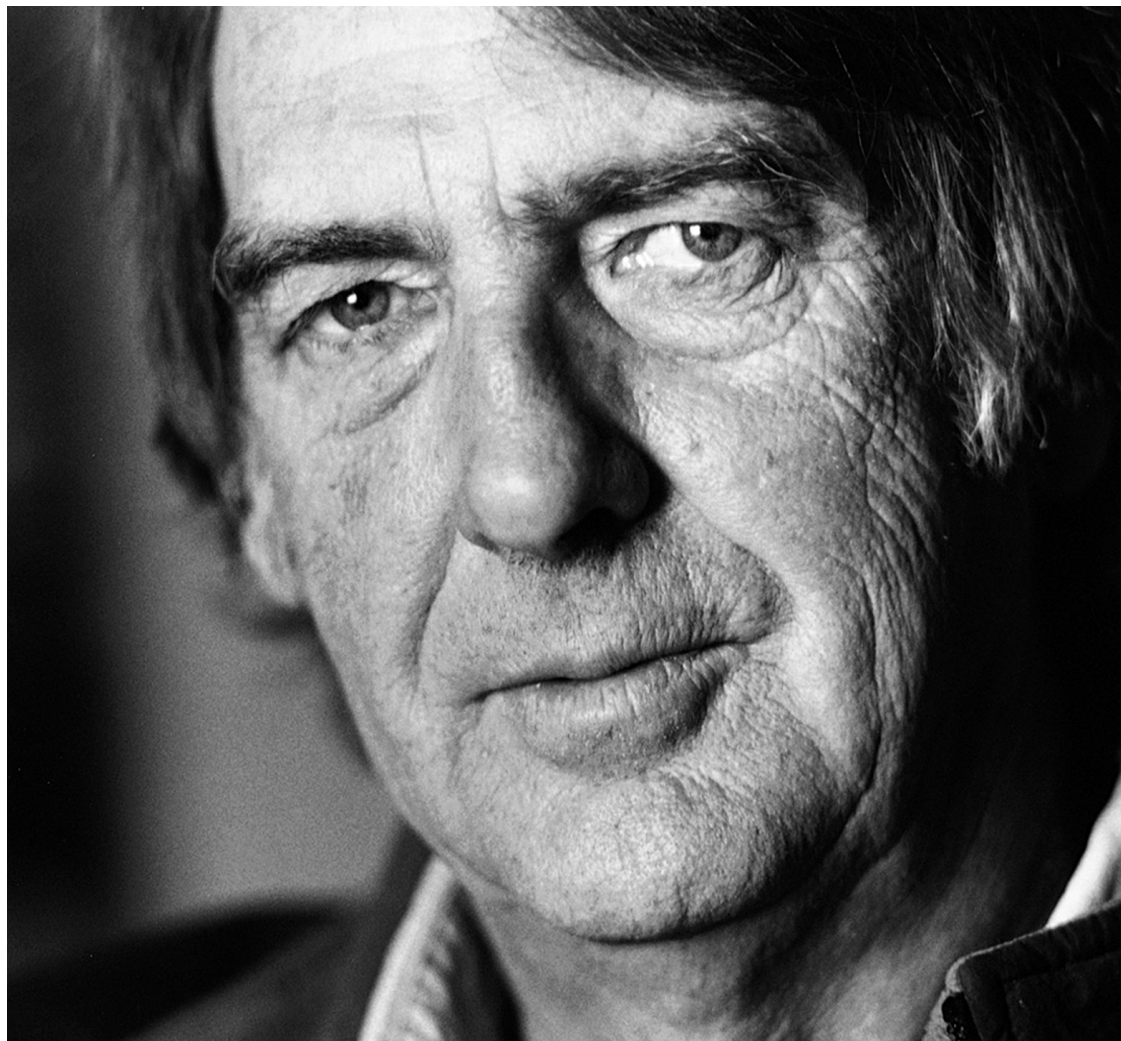
nette et bouteille de Chardonnay, sur les traces, aussi, du bonhomme Harrison: la femme est dûment célébrée et l'esprit danse sur le cadavre des nations sauvages exterminées. Le gars se présente de prime abord comme un journaliste détroqué: «Je suis en exil de la presse quotidienne à cause du plus funeste de tous les péchés: j'ai perdu la foi. Je ne crois plus que la une, ou la page économique, ou celle des sports, ou celle de la culture puisse raconter une histoire qui en vaille la peine.» «Le mythe, beaucoup plus puissant que les faits, est ce qui définit le contenu des histoires», écrit-il plus loin.

Sa route est donc toute tracée, dans ce livre où, au fil des pages, sont convoqués la plupart des grands mythes de la littérature et de la vie étasuniennes: autoroute, errance, alcool, fric («Il commande des bouteilles de champagne à cent cinquante dollars au déjeuner. J'en ai bu avec lui...»), business, crime, le Frisco des années 60, Las Vegas, Custer, les Lakotas, le désert, l'Éden, le retour des bisons dans la Grande Plaine. Etc.

On a l'impression de lire ce bouquin au style assez souvent incantatoire à travers le bienfait brouillard dans lequel il semble avoir été écrit, zébré d'éclairs de lucidité et de sombres envolées lyriques, dans cette zone de confuse liberté qui baigne un cerveau sensible et affûté entre le fond de la première bouteille de vin et le pop! du tire-bouchon. «Je ne boirai jamais de vin provenant d'une bouteille capsulée. Mes femmes n'utiliseront jamais de fard à paupières, sauf celui que l'on ne voit pas. Et bien sûr je vouerai un amour éperdu aux baleines, aux dauphins, aux aigles d'Amérique, aux putois d'Amérique, aux chouettes tachetées et aux ifs.»

## Rigueur, rigueur, rigueur

Fidèle à l'ambition mythique de son projet, Bowden se soucie fort peu des faits, au détriment, parfois, de la simple compréhension d'une situation donnée. Quand il part en reportage pour



JACK W. DYKINGA

Charles Bowden semble issu de cette gauche libertaire dont les États-Unis ont le secret.

le compte de quelque grand magazine jamais nommé, les contours de la géographie ont tendance à s'évaporer et il faut presque jouer aux devinettes pour arriver à situer notre type: le voici quelque part au pays de Pancho Villa, frayant avec des narco-trafiquants, invité aux noces de l'un d'eux, prêtant l'oreille aux corridos qui racontent l'épopée particulièrement cruelle de leurs règlements de comptes, et l'alcool, comme partout où Bowden met le pied, continue de couler à flots. Il est fou: il veut écrire sur ce monde-là. L'absence de repères géographiques s'explique peut-être mieux ainsi: un écrivain sauve sa peau.

Un homme de gauche, Bowden? Quand, en 1998, il publie un livre sur le féminicide de Ciudad Juarez, celui-ci est préfacé par Noam Chomsky et postfacé par Eduardo Galeano. Ça vous pose un auteur bien loin de l'extrême droite. En même temps, c'est le genre de gars qui refuse obstinément de boucler sa ceinture de sécurité et, à l'attachée de presse qui le sermonne, il est capable de répondre que la chaussée est encombrée de connards et que les accidents de la route sont un outil de contrôle de la population comme un autre.

Ce qu'on chercherait en vain dans sa prose, c'est la moindre trace de cette variété

d'idéologie de gauche simplette qui ne sait que dénoncer et dont Norman Mailer disait qu'elle était aussi intéressante que le mobilier d'une chambre de motel. Provocateur, Bowden est aussi capable de l'être: «[...] les deux groupes que je connais et qui se ressemblent le plus sont les écologistes et les pornographes.» La critique de l'écologisme contemporain, devenu l'esclave de l'événement médiatique, est un des fils conducteurs de son ouvrage. «Imaginons que le problème n'est pas d'ordre physique [...]. Imaginons que ce n'est pas la biodiversité, ni la couche d'ozone, ni l'effet de serre, ni les baleines, ni la forêt primitive,

«Premièrement, il faut que nous soyons innocents; deuxièmement, ils doivent être coupables; troisièmement, il y eut un paradis et notre mission est de le recréer; quatrièmement, ce n'est jamais de notre faute, jamais.»

Extrait d'*Une histoire pas naturelle de l'Amérique*

ni la destruction des emplois, ni le crack dans les ghettos [...]. Imaginons que la question n'est pas quelque syndrome social qui pourrait être guéri par des commissions, des lois ou la redistribution de ce que nous appelons la "richesse". Imaginons qu'il faut aller plus loin, plus profond, carrément à la racine de la "civilisation", que notre culture et notre gouvernement sont malades, que nous sommes mentalement atteints, spirituellement morts, et que toutes nos difficultés et nos crises sont les symptômes de cette altération fondamentale.»

*I'll drink to that.*

UNE HISTOIRE  
PAS NATURELLE  
DE L'AMÉRIQUE

Charles Bowden  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Bernard Cohen  
Albin-Michel  
Paris, 2013, 354 pages



COLIN PERKEL LA PRESSE CANADIENNE

Des soldats canadiens en patrouille en Afghanistan en 2009, exemple d'un Canada devenu guerrier.

## ESSAI

Noah Richler  
et la remilitarisation du Canada

CLAUDE LÉVESQUE

Le maintien de la paix a servi pendant cinquante ans de mythe fondateur de l'identité du Canada moderne. Après la Seconde Guerre mondiale, le pays tire beaucoup de fierté de son rôle dans la mise en place du multilatéralisme incarné par l'ONU. Les missions des Casques bleus, concept imaginé par le Canadien Lester B. Pearson, paraissent une bonne façon de continuer le travail.

Après les échecs en Somalie et au Rwanda pendant les années 1990, l'utilité de ces missions est remise en question. À cette époque, les budgets militaires sont relativement modestes et l'armée canadienne est peu nombreuse. D'ailleurs, la participation du Canada aux missions de paix a beaucoup diminué par rapport aux décennies précédentes.

Ces déconvenues ne mènent pas tout de suite à un mouvement d'opinion en faveur du réarmement ou d'une posture plus offensive. C'est plutôt le contraire qui se produit dans un premier temps, surtout quand

on apprend que des soldats ont commis des atrocités en Somalie. Des ténors de la nouvelle droite se chargeront bientôt de plaider en faveur d'une hausse des dépenses militaires. Non pas pour que les forces armées participent en plus grand nombre aux missions des Casques bleus, mais bien pour qu'elles jouent le rôle qu'ils estiment naturel: combattre. Ils perçoivent le maintien de la paix comme une tocade libérale, pacifiste, plus ou moins héritée de la pensée hippie et empreinte d'anti-américanisme.

Ces partisans d'un *aggiornamento* de la posture militaire du Canada sont surtout des historiens, des journalistes et des militaires, actifs ou retraités. Un de ces ténors a été le général Rick Hillier, bouillant officier au franc-parler parfois brutal, qui allait devenir chef de l'état-major en 2005.

Ils ont gagné leur pari: «Dès 2006, le "bon Canada" — la puissance douce et bienveillante qui s'enorgueillissait de sa place au sein de l'ONU — était une nation guerrière qui n'avait que dédain pour les opérations de paix onusiennes aux-

quelles il avait eu l'habitude de participer», écrit l'essayiste et journaliste Noah Richler dans *De la fleur au fusil*.

Cet ouvrage bien documenté décrit en profondeur les dessous de ce «retournement de situation proprement sidérant». Richler cite plusieurs auteurs canadiens, mais également des écrivains étrangers de diverses époques, dont Homère, Dante, Milton, Remarque, et même... J. K. Rowling.

Pour Noah Richler, le processus a pris la forme d'un remplacement du mythe concurrent, largement appuyé sur une révisitation glorifiée de la participation canadienne à la Première Guerre mondiale et, en particulier, à la bataille de Vimy. Ce rôle embelli des soldats canadiens sur le «front occidental» en Europe est mis en parallèle avec le travail accompli presque un siècle plus tard dans le bourbier afghan.

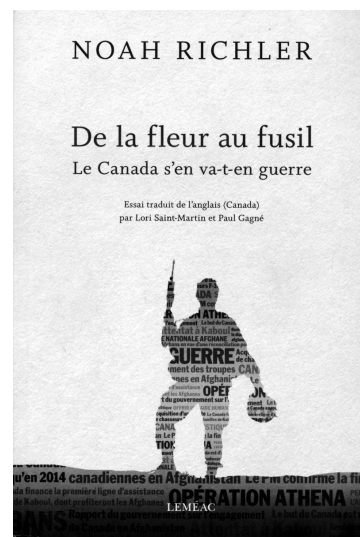
Prenant le contre-pied de ce discours «épique», Richler plaide pour un renouveau de la puissance douce du Canada, qui passerait entre autres par la constitution d'un régiment

exclusivement dédié aux missions de paix et d'un collège pour en former les membres.

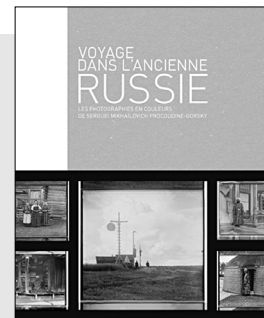
## Le Devoir

DE LA FLEUR AU FUSIL  
LE CANADA S'EN VA-T-EN  
GUERRE

Noah Richler  
Traduit de l'anglais (Canada)  
par Lori Saint-Martin  
et Paul Gagné  
Leméac  
Montréal, 2013, 390 pages



## LA VITRINE

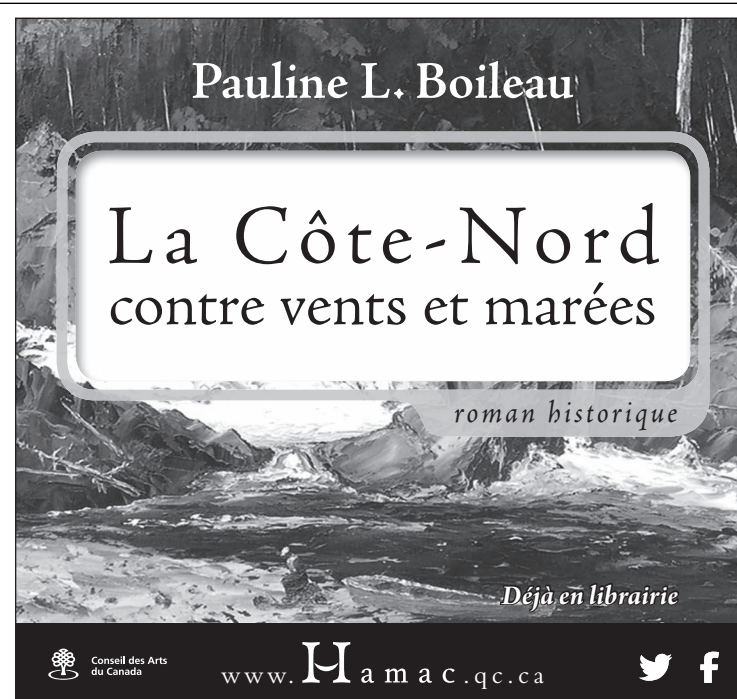


## BEAU LIVRE

VOYAGE DANS L'ANCIENNE  
RUSSIE  
LES PHOTOGRAPHIES EN COULEURS  
DE SERGUEÏ MIKHAILOVICH  
PROKODINE-GORSKY  
Véronique Koehler  
Albin Michel  
Paris, 2013, 175 pages

Il faut imaginer la tête du tsar Nicolas II, confortablement installé dans son palais impérial, le soir où on lui projeta des images tout en couleurs de Prokoudine-Gorsky. En France, les frères Lumière avaient breveté au début du siècle un procédé qui donnait à voir le monde dans toute sa polychromie grâce au traitement spécial de fines pelures de pomme de terre. Né en 1863, fils de la noblesse russe, Prokoudine-Gorsky s'intéresse pour sa part à un autre procédé. Fasciné par la science de la restitution des couleurs grâce à la chimie, il développe à sa main une technique apprise d'un Allemand: le procédé trichrome. Ce sont trois négatifs qui restituent, à l'occasion d'une projection, les couleurs approximatives du quotidien. Pour nous qui sommes surtout curieux des photographies elles-mêmes, cela donne à voir des images de couleurs très douces de la Russie à l'époque du grand Léon Tolstoï. Paysannes en tenues folkloriques, bâtiments, fêtes populaires, scènes de la vie quotidienne, vue de la forêt, églises blanchies à la chaux, yourtes turkmènes, steppes du Caucase et bien d'autres images de cette Russie tsariste. Ce livre inattendu redonne à voir la lumière profonde de tout un monde perdu avec la révolution soviétique de 1917.

Jean-François Nadeau



Pauline L. Boileau

La Côte-Nord  
contre vents et marées

roman historique

Déjà en librairie



www.Hamac.qc.ca



# ESSAIS

## Le génie de François Gravel



LOUIS CORNELLIER

L'écrivain François Gravel doit être tombé dans la marmite de potion magique littéraire quand il était petit. Presque tout ce qu'il touche, en effet, se transforme en or littéraire, aux éditions Québec Amérique.

Comme romancier, Gravel signe des œuvres originales, alliant la tendresse à un humour fin, dans un style d'une envoiante limpidité. Son roman *Vous êtes ici* (2007), qui nous plonge dans la faune d'un centre commercial de banlieue, est un véritable charme. Même quand il tâte du roman policier, comme dans son récent *Nowhere man* (2013), il parvient à demeurer guilleret tout en explorant la face sombre de l'humanité.

En tant que romancier pour la jeunesse, Gravel sait se faire délicat et émouvant, comme dans son *Guillaume* (1995), qui nous fait vivre les tourments d'un jeune bégue, ou se faire captivant et narrativement ingénieux, tel qu'on le voit dans sa brillante série *Sauvage* (six romans réunis en un volume en 2010), un classique de la littérature jeunesse québécoise.

Imaginatif, malin comme un singe et doté d'un esprit d'enfance qui le rend si populaire auprès des jeunes lecteurs, cet ex-professeur d'économie au collégial se lance maintenant dans l'écriture d'albums ou de petites encyclopédies qu'on peut considérer comme des essais jeunesse. Instructifs et ludiques, ces ouvrages admirablement conçus enchantent autant les jeunes (9 ans et

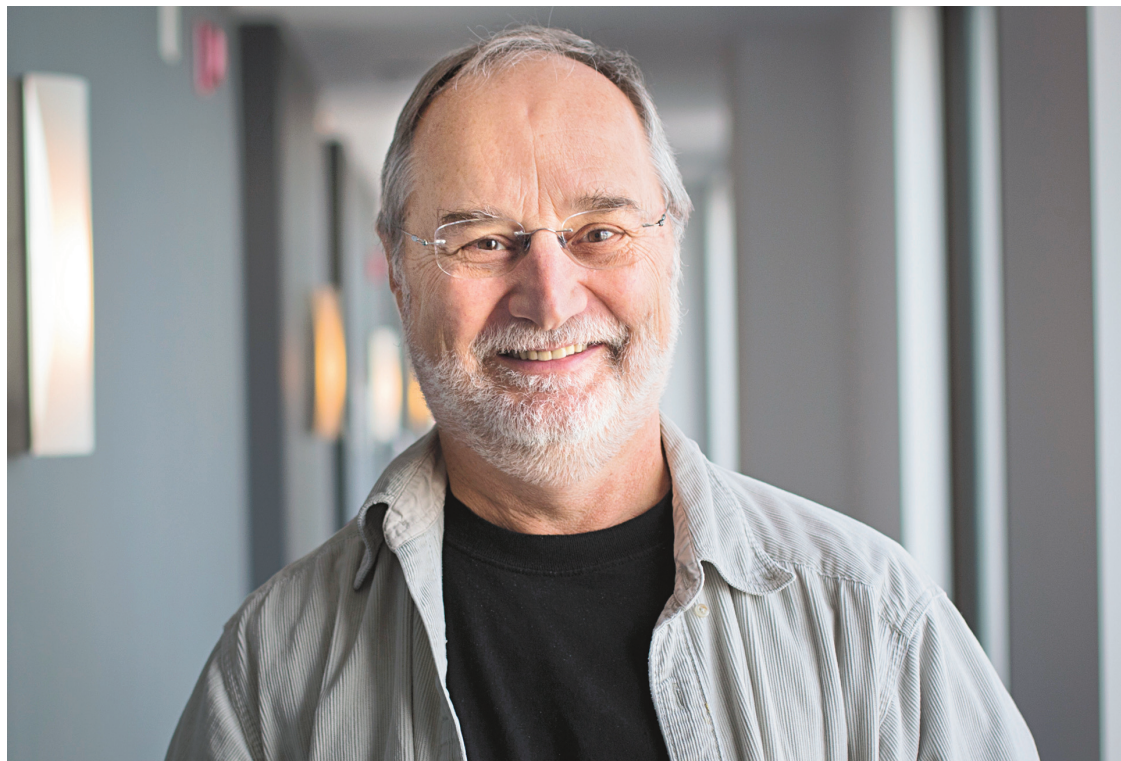
plus) que les adultes, qui y apprendront eux aussi plein de choses fascinantes.

### Toutes sortes d'écoles

Dans *Drôles d'écoles!* (2013), son petit dernier, Gravel parle des écoles d'ici et d'ailleurs, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Il nous apprend, notamment, que les écoliers de Lisle-aux-Grues, près de Québec, vont quotidiennement à l'école en avion, que plusieurs écoles d'Afrique n'ont pas de murs et qu'il existe même des écoles flottantes au Vietnam et au Cambodge. Dans une perspective historique, Gravel explique que l'empereur Charlemagne, qui peinait à lire et à écrire, n'est pas l'inventeur de l'école, même s'il a contribué, en Europe, vers 800, à consolider l'institution scolaire.

Les jeunes lecteurs, qui ne pourront qu'être charmés par le ton bon enfant de Gravel, apprendront aussi, dans ces pages, que les institutrices québécoises d'il y a 100 ans étaient soumises à des règlements très contraignants, que les punitions scolaires du temps étaient plus douloureuses que celles d'aujourd'hui et que la coutume de mettre le bonnet d'âne aux cancre n'avait pas pour but que de les humilier. «*Au contraire*, écrit Gravel, *l'âne a toujours été considéré comme un animal intelligent, et en mettant le bonnet d'âne à un enfant, on espérait lui transmettre l'intelligence de cette bête!*»

Les enfants qui rechignent à aller à l'école, enfin, seront surpris d'apprendre que ce qu'ils considèrent comme une pénible obligation est énergiquement revendiqué comme un droit par des fillettes juives orthodoxes en Israël et par des fillettes musulmanes au Pakistan. Ils découvriront qu'ici même, au Québec, les femmes n'ont la permission



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Romancier, François Gravel se lance maintenant dans l'écriture d'albums ou de petites encyclopédies qu'on peut considérer comme des essais jeunesse.

d'étudier le droit que depuis 1941 et de s'inscrire en techniques policières que depuis 1972. Dès le début du livre, Gravel leur fera savoir que, s'ils sont capables de lire son ouvrage, ils sont déjà de meilleurs lecteurs que les 800 000 analphabètes du Québec et, par conséquent, des privilégiés, grâce à l'école. Le message passe, sans moralisme.

### Linguistique et étymologie

Dans *Cocorico!* (2013), l'écrivain propose une amusante introduction à la linguistique. Il suscite la réflexion sur le concept d'arbitraire du signe en montrant que les onomatopées, ces mots censés reproduire des sons naturels, ne sont bizarrement pas identiques d'une langue à l'autre. Au Québec, par exemple, on dit des chiens

qu'ils font «*wouf wouf*», alors que les Français disent plutôt qu'ils font «*ouah ouah*» et les anglophones, «*bark bark*».

Suit un feu roulant de considérations linguistiques, souvent piégées dans l'excellent *Bouche bée, tout ouïe* (Points, 2011), du journaliste polyglotte Alex Taylor. On découvre ainsi que les Russes et les Chinois n'utilisent pas de déterminants (ils disent, par exemple, «*je vois chien*»), que le chinois courant requiert la maîtrise de 3000 à 5000 signes, que les Américains ont utilisé la langue des Navajos comme code secret pendant la Deuxième Guerre mondiale, qu'il existe plus de 100 000 mots courants en français, que le vocabulaire de Maupassant en compte à peu près 15 000 et que les mots les plus utilisés en français sont les déterminants

(le, la, les), les pronoms (je, tu, il), les conjonctions (et, ou, mais), de même que les verbes être, avoir, aller, voir et faire et les noms homme, mari, femme, jour et mer. Gravel raconte aussi, au passage, l'histoire de la tour de Babel et celle de l'invention de l'esperanto.

Dans *Schlick!* (2012), l'écrivain se livre à une petite leçon d'étymologie. Il rappelle que certains mots sont liés aux inventeurs des choses désignées (la poubelle a été inventée par M. Poubelle, le calepin par M. Calepino et la clémentine par le père Clément Rodier, et non Hozier, comme l'écrit Gravel par erreur), que bien des lettres qui nous semblent inutiles dans certains mots (le g de doigt ou de poing, par exemple) indiquent leur origine latine ou grecque

ou le zèle des copistes d'avant l'invention de l'imprimerie, que la fondation de l'Académie française, en 1635, visait à mettre un peu d'ordre là-dedans et que les emprunts aux langues étrangères sont un phénomène quasi universel.

Dans *Granulite*, un délicieux roman pour enfants publié en 1992 et réédité en 2013, Gravel raconte l'histoire d'une grand-mère amoureuse des dictionnaires qui fait découvrir à son petit-fils les plaisirs de la langue et de l'étymologie, avec des mots comme assassin, salaire et sincère. Il y a là un trésor de charme et de finesse.

François Gravel, avec tous ces ouvrages qui sont des merveilles de douce pédagogie, réussit le tour de force qui consiste à rendre ses lecteurs, petits ou grands, plus intelligents. Ne privez pas vos enfants de ce plaisir et de ce privilège.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

Tous les ouvrages mentionnés dans cette chronique ont été écrits par François Gravel et publiés aux éditions Québec Amérique.

«*Un conseil: si vous voulez vraiment être polyglotte, taisez-vous! Le silence est la seule langue universelle!*»

Extrait de *Cocorico!*



ARCHIVES HYDRO-QUÉBEC

René Lévesque, l'un des principaux artisans de la nationalisation de l'électricité au Québec.

## Hydro-Québec, l'emblème politique

MICHEL LAPIERRE

La nomination en 2013 par le gouvernement péquiste d'une personnalité de l'ampleur économique de Pierre Karl Péladéau à la tête du conseil d'administration d'Hydro-Québec reflète l'importance de la société d'État dans l'imaginaire collectif. Et dans le calcul politique. Cette prépondérance nationale d'Hydro-Québec, l'historien Stéphane Savard l'analyse en tenant compte des revendications écologistes et autochtones qui l'ont remise en cause.

Son ouvrage *Hydro-Québec et l'État québécois (1944-2005)* retrace la fondation, par le gouvernement libéral d'Adélard Godbout, de l'entreprise qui nationalisa la Montreal Light, Heat and Power et qui, en 1963, sous Jean Lesage, acquit plusieurs autres compagnies privées d'électricité. La Révolution tranquille fit de cette seconde phase, décisive, l'amorce d'une libération économique pour que nous devenions, selon le slogan des libéraux de l'époque, «*maîtres chez nous*».

Savard insiste donc, à bon droit, sur les «*représentations symboliques et identitaires rattachées à Hydro-Québec*». La construction, sur la Côte-Nord, du complexe de barrages Manicouagan-Outardes, de 1959 à 1978, permet à la société d'État et au milieu politique de vanter l'envergure mondiale d'un assujettissement de la nature pour répondre au progrès de la civilisation.

À propos d'un barrage, on parle d'une «*cathédrale*». Le premier ministre Daniel Johnson père compare même nos réussites hydroélectriques à la conquête américaine de l'espace! On fait appel, dès 1964, au talent de Jean-Guy Pilon pour que ce poète signale sans sourire: «*Il y a des pays pour les enfants, d'autres pour les hommes, quelques-uns pour les géants...*»

La politique d'achat préférentiel de matériaux québécois pratiquée par Hydro-Québec et le prestige de la société d'État d'avoir hissé nos firmes de génie-conseil à un niveau international marquent un progrès certain. Cependant, la très popu-

«*Ce n'est pas une commission hydroélectrique que le gouvernement [libéral] veut nommer, mais une commission hydroélectorale*»

Maurice Duplessis, 1944

laire chanson *La Manic* (1967) de Georges Dor, qui traite du cruel ennui du travailleur d'un chantier hydroélectrique perdu au bout du monde, dévoile l'envers des prouesses de la technologie et de l'économie.

Si l'on se félicite de pouvoir exporter de l'électricité aux États-Unis, si la construction, com-

mencée en 1973, du complexe La Grande, à la Baie-James, continue d'impressionner, il reste que des événements, comme Savard a la perspicacité de le souligner, ont ébranlé la confiance que les Québécois manifestaient à l'égard d'Hydro-Québec. Le déluge du Saguenay de 1996 pourrait être dû en partie à la mauvaise gestion des barrages de la région et la crise du verglas de 1998, à une négligence dans l'entretien des lignes électriques.

Hydro-Québec, qui voulait maîtriser un pan du continent, doit aujourd'hui prêter attention aux voix des écologistes et des autochtones reflétant l'Amérique physique qu'elle avait trop facilement vue comme un chaos muet à soumettre.

Collaborateur  
Le Devoir

HYDRO-QUÉBEC, ET L'ÉTAT QUÉBÉCOIS (1944-2005)  
Stéphane Savard  
Septentrion  
Québec, 2013, 440 pages

## LA VITRINE



ESSAI

LE TRÉSOR PERDU DE LA POLITIQUE  
Diane Lamoureux  
Écosociété  
Montréal, 2013, 112 pages

Professeure de philosophie politique à l'Université Laval et intellectuelle féministe, Diane Lamoureux, dans cet essai théorique et engagé, plaide pour une déprofessionnalisation de la politique, une activité, écrit-elle, qui doit devenir «*la préoccupation de touTEs*». Inspirée par l'idée d'Hannah Arendt selon laquelle la participation à la vie publique enrichit l'expérience humaine, Lamoureux rappelle que la politique ne se résume pas à un lien vertical entre gouvernants et gouvernés mais qu'elle implique aussi un lien horizontal entre les citoyens, un «*lien de concitoyenneté qui nous habilite à agir ensemble*» et qu'elle retrouve dans les groupes communautaires et divers mouvements militants (comme la récente grève étudiante). La tâche des intellectuels de gauche d'aujourd'hui, explique la philosophe, est de contribuer à l'élargissement de la participation citoyenne, à l'intégration de tous au débat civique, non pas dans le but «*de prendre le pouvoir, mais plutôt de le diffuser, de le faire circuler dans le social et d'empêcher qu'il ne soit capté par quelque élite que ce soit qui s'en servirait à des fins de domination*».

Louis Cornellier



ESSAI

DIEU, MA MÈRE ET MOI  
Franz-Olivier Giesbert  
Folio  
Paris, 2013, 208 pages

«*Je suis chrétien et heureux de l'être*», clame le journaliste et romancier français Franz-Olivier Giesbert, en ouverture de cet essai libre qui respire la gaieté, d'abord paru en 2012. Fils d'une professeure de philosophie entichée de Descartes mais surtout de Dieu, Giesbert, qui se définit comme un chrétien spinoziste et panthéiste, témoigne ici avec un allégre brio de sa foi toute personnelle, en évoquant la pensée des Kant, Nietzsche et de plusieurs grands penseurs catholiques, notamment celle de François d'Assise, son saint préféré. Habité par le souvenir d'une mère à qui il continue de parler, Giesbert nourrit ses joyeuses croyances à toutes les sources, chante avec une réjouissante légèreté la naïveté, voire le ridicule de sa foi, raconte des anecdotes, passe en revue les positions des maîtres sur la question religieuse et laisse le dernier mot à sa sage maman. «*Enfin*, disait-elle, *ce n'est que de la philosophie. Notre grande affaire à nous tous, c'est quand même Dieu, n'est-ce pas?*»

Louis Cornellier